

JP 494/p. 16

D^r A. T. VERCOUTRE

INÉDITS ARCHÉOLOGIQUES
PHILOGIQUES
ET AUTRES



8^e Série

PARIS
EDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1922

Bibliothèque Maison de l'Orient



135067

INÉDITS ARCHÉOLOGIQUES, PHILOLOGIQUES ET AUTRES (8^e Série)



Ne pouvant publier intégralement tous ceux de mes écrits que je crois être inédits, je donne de quelques-uns, pour prendre date, les brefs résumés suivants.
Mai 1922.

UN SOUVENIR BIBLIQUE DANS UNE ŒUVRE D'ESCHYLE

Je lis dans la Bible (*Josué*, X, 6-11) que, sollicité par les habitants de Gabaon de marcher avec ses troupes contre les Amorrhéens, Josué partit en guerre et le Seigneur lui dit : « Ne craignez point... nul ne pourra vous résister ! » Et, en effet, Josué, se jetant sur les Amorrhéens, les mit en fuite, et alors le Seigneur, pour achever leur défaite, fit tomber du ciel de grosses pierres sur eux, et ainsi en tua beaucoup plus que les Israélites n'en avaient passé au fil de l'épée.

Or, dans un fragment de *Prométhée enchaîné* conservé par Strabon (IV, 1, 7), voici ce qu'Eschyle fait dire à son héros qui s'adresse à Hercule : « Tu auras à combattre la courageuse armée des Ligures, et quand tu n'auras plus ni javelots, ni pierres sur le sol, Jupiter, prenant pitié de son fils, fera pleuvoir un nuage de pierres avec lesquelles il vaincra sans peine l'armée des Ligures ».

Suivant moi, aucun doute n'est possible : le récit d'Eschyle est un souvenir biblique, et le fait, je crois, était resté inaperçu.

MORTS ET COÏNCIDENCES ÉTRANGES

A. — Dans mes *Inédits archéologiques*, 4^e série, page 1, j'ai signalé qu'Esopé, dans sa fable « *Le Fanfaron* », montre quelle difficulté on avait à réaliser, chaque année, à Rhodes, le *saut rituel* consistant à précipiter à la mer, du haut d'un rocher, au début un char embrasé, puis un homme. Et, à cette occasion, j'ai fait savoir, rapprochement curieux, qu'Esopé, condamné à mort, fut précisément obligé de faire le saut du haut d'un rocher.

B. — Or, je signale un fait analogue et que voici. Dans l'œuvre d'Eschyle intitulée « *Prométhée enchaîné* », celui-ci dit à Hercule que Jupiter fera pleuvoir sur ses ennemis Ligures un nuage de pierres qui les anéantira. Eh bien ! sait-on comment mourut Eschyle ? Précisément il fut tué par un projectile tombé du ciel, — une tortue —, que laissa choir, sur son crâne dénudé, un aigle, oiseau de Jupiter.

SUR UNE ERREUR DE LUCAIN

A. de Jubainville dit que Lucain appelle à tort Teutatès le dieu gaulois dont le nom véritable était *Teutatis*. Soit ; mais je me demande comment

Lucain aurait pu savoir qu'il commettait une erreur. Ne pouvant, que je sache, consulter aucun texte gaulois, il s'était donc basé, *forcément*, sur des documents oraux ; or, je signale que, s'ils écrivaient *Teutatis*, les Gaulois prononçaient *Teutatès*, parce que, chez eux, comme le dit formellement Consentius (*De barb. et metapl.*, éd. Keil, T. V., p. 394), l'I se prononçait E ou EL. L'erreur de Lucain était donc inévitable, comme le fut d'ailleurs, ainsi que je l'ai fait connaître déjà, celle de César qui, se basant sur la prononciation gauloise, donna le nom d'*Alesia* à l'oppidum dont le nom, par les Gaulois, était écrit *Alisea*.

ETYMOLOGIE DE L'INTERJECTION « CHUT ! »

Je considère que celles qui ont été proposées sont inacceptables. Suivant moi, *chut* (prononcez *chutt*) n'est autre, prononcé à la française, qu'un mot anglais entré, comme bien d'autres, dans notre langue, le mot *shut* (prononcez *cheuti*), qui signifie « fermez » (sous-entendu : votre bouche).

Et cela est si vrai que, chez nous, pour dire « tais-toi », le peuple dit : « ferme ça ! » ou « la ferme ! » (*id est* « ferme-la »), qui est la traduction du mot anglais *shut*.

TÊTE ET PLUME

De tout temps, l'homme a orné sa tête avec des plumes (Cf. la tête du héros éponyme Sardus (*gens Atia*) ; maintes peuplades sauvages ; nos femmes, etc.). Or, de là vient, suivant moi, que, en certaines langues, le mot *pen* a eu le sens de *tête*, et, dans d'autres, le sens de *plume* ; il désigna la tête, puis ce qu'elle portait, exactement comme le *caput* latin, signifiant *tête*, est devenu la *cape* (anglais : *cap*), signifiant une *coiffure*. C'est un cas de *métonymie*.

SUR QUELQUES MOTS ANGLAIS

Je signale que divers mots anglais ne sont autres que les mots latins ayant le même sens, mais dont quelques lettres ont été déplacées. Exemples :

Savon se disait en latin *sapo* : on dit en anglais *soap*.

Bête se disait en bas-latin *besta* : on dit en anglais *beast*.

Chemin se disait en latin *via* : on dit en anglais *way*.

Côte se disait en latin *costa* : on dit en anglais *coast*.

Etc.

LOCUTION DÉFORMÉE

Dans Wace, je trouve la locution

« A pou Ke li cuer ne li faut »,

Et, dans Villon, je la trouve sous la forme

« A peu que le cuer ne me fend ».

Or, suivant moi, cette deuxième locution est une « déformation » de la première, qui aura été mal lue sur les manuscrits et sera tombée dans l'oubli.

SUR L'ORIGINE DES EXPRESSIONS POPULAIRES

Cette origine mériterait d'être étudiée.

Par exemple : pourquoi d'une chose qui déplaît parce qu'elle se renouvelle trop souvent, le peuple dit-il : C'est « sciant »... « balançant »... « bassinant »... « rasant »... « barbant »... « serinant »... etc. ? Parce que chacune de ces expressions fait ressortir à merveille l'agaçante monotonie d'un perpétuel recommencement.

Ainsi encore, pourquoi d'un être inintelligent le peuple dit-il : « c'est une moule », « c'est une huitre », etc. ? Parce qu'il a reconnu que le faible d'esprit reste souvent « bouche bée », comme un mollusque tient ses valves entr'ouvertes.

Etc., etc.

POUR ORTHOGRAPHIER IL FAUT COMPRENDRE

Combien de nos auteurs se servent de mots soit du langage populaire, soit du langage normal, sans se préoccuper de leur orthographe !

Par exemple : quand ils emploient le mot d'argot signifiant « matelot », ils l'écrivent toujours *mathurin*. Jamais ils n'ont compris que ce mot, déjà ancien, signifie « l'homme qui grimpe dans la *mature* », et que, par conséquent, il faut l'écrire : *maturin*.

Par exemple encore : quand ils emploient le mot d'argot qui veut dire « une monnaie d'argent », ils l'écrivent toujours *thune*. Pas un seul n'a compris que, d'un homme qui était riche, fortuné, on avait dit, en argot, qu'il était « *fort tuné* », autrement dit « riche en *tunes* », mot qui désigna alors « la monnaie d'argent », et que, par conséquent, on doit écrire, non point *thune*, mais *tune*.

Etc., etc.

Et quant à divers mots du langage courant, je constate la même ignorance. Par exemple : que de fois je vois écrit : « ... les allées et venues... » : or, il faut écrire « les *allers* » ; cf. en effet, le vieux proverbe « avoir l'*aller* pour le venir », et l'actuel billet de voyage que l'on nomme « un *aller* et retour ».

Par exemple encore, un auteur écrit : « ... avec cette ration, on n'a pas son *content* » : or, il faut écrire « *comptant* », le sens très clair étant que l'on n'a pas son « compte ».

Etc., etc.

SUR GENEVIÈVE DE BRABANT

Geneviève est un nom d'origine celtique signifiant : « *Qui habite les bois* » ; il vient de *genf*, qui veut dire « *hauteur boisée* ». Or, cela étant, je me demande si ce n'est point cette particularité qui a fait que, dans la légende de Geneviève de Brabant (VIII^e siècle), celle-ci, abandonnée, est représentée vivant, pendant de longues années, dans une forêt où la nourrit miraculeusement une biche.

ETRANGER, ENNEMI

J'observe que, chaque fois que les Romains en avaient l'occasion, ils ne manquaient pas de faire savoir que, suivant eux, toute autre nation était perfide. Par exemple :

Que dit Plaute (*Asinar.* I, III, 47), des Grecs? — Qu'ils sont des trompeurs (*græca fides*).

Que dit César (*B. G.* VII, 38) de certains Gaulois? — Qu'ils sont des menteurs (*mendacio permocent milites*).

Que dit Salluste (*Jugurt.*, VIII) des Africains? — Qu'ils sont des fourbes (*punica fides*).

Que dit Velleius Paterculus (*Hist.* II, 118, 4) des Germains? — Qu'ils sont nés pour le mensonge (*natum mendacio genus*).

Etc.

Et ainsi, suivant moi, se manifestait chez les Romains l'idée atavique (vivante partout, du reste, encore aujourd'hui) qui faisait pour eux de tout peuple *étranger*, même s'il n'était pas en guerre contre eux, un monde suspect, dangereux, en un mot, un *ennemi*.

Et c'est pourquoi, hantés par cette haine séculaire, les Romains, puissants envahisseurs, n'ont pas compris que, ne pouvant lutter contre eux par les armes, les nations, gau'oise et autres, n'hésitaient pas, pour se défendre, à employer tous les artifices dont elles pouvaient disposer, à savoir, la ruse, la duplicité, etc., procédés déloyaux, certes, mais explicables par l'âpreté de luttes pour l'existence.

ETYMOLOGIE DE PÊLE-MÊLE

Celles que donnent Littré et d'autres (*mêler* avec une *pelle*, et.), sont, à mon sens, inacceptables. Voici, suivant moi, la vérité.

Au moyen-âge, en France, on appelait *palle-maille* ou *paille-maille* (prononcez pêle-mêle), un jeu qui consistait à projeter au loin une *balle* de bois en la frappant avec un *maillet*, « violent exercice » auquel se plaisait Charles X, comme le rapporte Brantôme (*Cap. fr.*, IV). Or, ce jeu se pratiquait, comme aujourd'hui le foot-ball, c'est-à-dire entre nombreux joueurs : c'est à qui frapperait la balle et l'enverrait le plus vite au loin ; aussi, était-ce une véritable mêlée qui se livrait à ce sujet, et c'est à cette mêlée que, à mon sens, on a fait allusion lorsque, pour exprimer la confusion, le désordre, on a dit : « C'est un *paille-maille* », que l'on écrit aujourd'hui *pêle-mêle*.

[Je note que ce jeu était passé en Angleterre, où son nom existe comme nom topique (*Pall-Mall*), de même qu'en France, à Metz, par exemple, où est une rue *Paille-Maille*].

BOURG

Pour quel motif, en 1914, au début de la guerre avec l'Allemagne, le gouvernement russe changea-t-il *Péttersbourg*, nom de la ville fondée par Pierre le-Grand, en *Pétrograd*? Bien qu'il soit usité par les Allemands, le mot *bourg* (en allemand *burg*), n'est nullement allemand. J'observe, en effet, que, en grec, pour désigner une forteresse ou encore une enceinte murée flanquée de tours, on disait *πύργος*, et qu'en latin on disait *burgus*. Par conséquent, qu'est-ce que le germanisme avait à voir dans le nom *Péttersbourg*? — Voulait on simplement donner à ce nom un aspect russe? Soit, mais alors, pourquoi d'autres noms topiques n'ont-ils pas été transformés de même, tel, par exemple, celui de *Cronstadt*, ville créée aussi par Pierre-le-Grand et dont le nom est d'aspect indiscutablement allemand? — Je me borne à poser la question.

FOUILLES A ENTREPRENDRE

Personne n'ignore combien importantes sont les fouilles que la France fait opérer, tant dans ses colonies qu'à l'étranger, et qui sont d'un si grand intérêt pour l'archéologie. Mais une chose est moins connue, c'est que, en France, à part quelques rares exceptions (Alise, etc.), de semblables recherches sont *inexistantes*. Combien de localités on pourrait citer, ou sont des oppida gaulois, des camps romains, des puits antiques, des cavernes, etc., etc., restés jusqu'à présent *complètement inexplorés*? Même, si je ne me trompe, en certain lac, les Gaulois n'auraient-ils pas immergé des trésors pour empêcher les Romains de s'en emparer? Or, quelles recherches y ont été faites? A ma connaissance, *aucune*. Quand donc se décidera t-on à faire sortir, du sol de France, les richesses archéologiques qui y demeurent ensevelies?

SUR QUELQUES VERS DE BAUDELAIRE

Dans le 3^e sonnet du *Fantôme*, in *Les fleurs du mal*, de Baudelaire, on lisait :

« ... Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer ; elle noyait
Sa nudité voluptueusement

Dans les baisers du satin et du linge,
Et, lente ou brusque, à chaque mouvement
Montrait la grâce enfantine du singe. »

Evidemment, une erreur avait été commise, car le 2^e vers, à rime masculine, n'aurait pas dû être suivi du 3^e ayant, lui aussi, une rime masculine, et, par suite, une correction s'imposait. Or, sait-on ce que fit Charles Asselineau, dans le 3^e édition, dite définitive, qu'il donna de l'œuvre de son ami Baudelaire? Il *supprima* le 3^e vers, le remplaça par le 4^e, et mit à la place de celui-ci un vers de sa *propre fabrication* !! Pas plus que les nombreux lecteurs et critiques qui avaient connu cet incident, Asselineau n'avait vu ce que je vais signaler, à savoir que, sans rien changer au texte, il y avait, pour réparer une petite erreur d'impression, tout simplement à *transposer* 2 lignes, c'est à-dire mettre le 4^e vers à la place du 3^e, et celui-ci à la place du 4^e. — Quand, hélas! se souviendra t-on que *maxima debetur auctori reverentia*?

LE ROI MARC

Dans le roman de *Tristan*, de Bérout (composé vers 1150), il est fait mention d'un roi MARC, qui a des OREILLES DE CHEVAL, et l'on sait que, dans toutes les langues celtiques, le mot MARC a signifié CHEVAL. Or, ce roi a-t-il réellement, avec ces légendaires oreilles, existé et régné? Ou bien, comme on l'a dit (Cf. Bédier, *Le Roman de Tristan*, Paris, 1905, T. II, pp. 111-112), peut-on supposer que Bérout aurait fait « un emprunt à l'antiquité classique »? Ces deux hypothèses ne me paraissent pas soutenables, et, les trouvères étant profondément ignares en matière d'histoire, Bérout n'a sûrement pas connu la légende du roi Midas. Voici ma manière de voir.

On aura trouvé en Cornouailles des médailles romaines à l'effigie laurée,

mais usée. de Marc Aurèle, le César qui soumit la Bretagne révoltée, et, la légende étant IMPERATOR M(ARCUS) AUREL(IUS)..., il se peut que l'on ait traduit: « le ROI MARC... », et « le ROI AUX AUREILLES (1) de CHEVAL », et voilà, suivant moi, ce qui aura fait croire, d'une part et avec raison, qu'un roi MARC avait jadis régné, et d'autre part, mais à tort, qu'il avait des OREILLES DE CHEVAL. Et telle serait, à mon sens, l'origine très simple de la légende.

LOCUTIONS MODIFIÉES

1^o Caton appelait les rois des « mangeurs de chair » ; aujourd'hui nous dirions : des « buveurs de sang ».

2^o Dans l'antiquité, on disait d'un personnage puissant : « Il a les mains longues », et je signale que cette locution était employée chez nous encore au XVII^e siècle (Cf. Moreau, *Choix de Mazarinades*, Paris 1853, p. 228) : or, aujourd'hui nous disons : « Il a le bras long ».

3^o Dans l'antiquité, on disait d'un homme avide de richesses : « Il a la faim de l'or » ; aujourd'hui nous disons : « Il a la soif de l'or ».

Etc.

INFLUENCE DU MILIEU.

Je signale que les vers bien connus.

« Ah! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de nous. »

sont une traduction libre des vers de Lucrèce (*De nat. rer.* II, 1-2):

« *Suave, mari magno, turbantibus œquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem* ».

Et, à ce propos, je fais remarquer que, très probablement, suivant moi, quand ils ont écrit ces vers, l'auteur latin habitait une maison ayant vue sur la mer, et l'auteur français une maison située dans un centre urbain.

SOURCE ET CHEVAL.

On sait, que dès une haute antiquité, et chez divers peuples (Phéniciens, Grecs, etc.), on associait, sans doute par animisme, et de maintes manières, *source* (ou *eau*) et *cheval* : par exemple, c'est le cheval Pégase qui fait sortir du sol la source d'Hippocrène ; etc., etc. Mais, avait-on remarqué la *persistance* extraordinaire de cette antique association ?

Au moyen-âge, c'est un cheval appartenant aux moines de Beaubec qui découvre la source des eaux de Forges.

Un peu plus tard, un cheval trouve la source de Bagnols-de-l'Orne : *Bagnolenses invenit fontes*, dit une gravure du temps.

En 1603, un cheval appartenant au sieur de S^t-Anthoine, écuyer du duc de Montpensier, fait connaître l'efficacité des eaux de la source de Déville, près de Rouen.

Etc.

Quand les légendes sont issues de croyances religieuses, elle sont indéracinables.

(1) *Aurille*, français du XII^e siècle (Littré) — En anglais *Auricle*.

SUR UN PASSAGE TIRÉ D'UN AUTEUR ARABE.

Un auteur arabe, Abou Salam el Aiachi, qui écrivait en 1661, dit à propos du dangereux Chott-et-Djerid du Sud Tunisien : «... le chemin qui le traverse n'est autre qu'un sentier accidenté, étroit comme un cheveu et coupant comme le tranchant d'une épée... » Or, personne n'a remarqué que, dans ce passage, l'auteur fait allusion, chose rare, au pont qu'il faut franchir pour atteindre le paradis, pont étroit comme un cheveu et tranchant comme la lame d'un rasoir, et que l'on ne peut traverser qu'en récitant le « la Allah il Allah... », car alors la main d'Allah, saisissant le croyant par les cheveux, l'attire à lui et l'empêche ainsi de rouler dans l'abîme.

MOTS ANCIENS EN USAGE DANS LA FRANCHE-COMTÉ.

En Franche-Comté, dans le langage *populaire*,

1° Pour dire *souvent*, on emploie fréquemment l'expression *souventefois* : or, je trouve ce mot dans la traduction de « Josèphe », par Bourgoing, datée de 1573.

2° Lorsque l'on met quelqu'un en colère, on dit qu'on le fait *endéver* ; or, je trouve ce mot en 1217, dans la *Chronique de Reims* : « A donc Blanche de Castille se partit du roi (Philippe, son beau-père), aussi comme *desvée* » c'est-à-dire exaspérée.

RAPPROCHEMENTS.

1° Le phrygien *Békos* (Herodot., II, 2) voulait dire pain : cf. l'allemand *Bäcker* (pron. Béker) signifiant boulanger.

2° Le breton *en ankou* veut dire la mort : cf. le grec *ἀνάγκη* signifiant nécessité.

3° L'arabe *wat-wat* veut dire chauve-souris : cf. l'anglais *bat*, qui a le même sens.

4° Le grec *ἐλπίς* veut dire espérance : cf. le mot anglais *help*, signifiant aide, soutien.

5° Le latin *nemo* voulait dire « aucune personne » : cf. l'anglais *no man*, qui a le même sens. Le latin *calare* signifie convoquer, appeler : cf. l'anglais *call* qui a le même sens.

6° Le russe *rabota* signifie travail : cf. le français *raboter*.

7° Le japonais *Kaï* veut dire société : cf. le grec *καί* qui veut dire *et*, et exprime l'association.

8° L'allemand *Kommen*, et par suite l'anglais *come*, veulent dire venez : cf. le latin *cum*, qui signifie avec.

9° L'anglais *daughter* veut dire fille : cf. le persan *dokhtar* qui a le même sens (en grec, *θυγατήρ*).

10° Le turc *caïque* veut dire barque : cf. le lapon *Kayak*, qui a le même sens.

11° L'abyssin *ras*, comme le même mot arabe, signifie tête, chef (en latin *caput*) : cf. le breton *raz*, qui veut dire cap.

12° Le hollandais boër *trek* signifie partir, émigrer ; le même mot arabe

trek signifie *chemin* : cf. le français *tracasser* qui, familièrement, veut dire aller et venir.

13° Le targui *aggezzara* est le nom d'un lézard jaune : cf. le français *lézard*.

14° Le mexicain *calumet* signifie roseau : cf. le grec *κάλαμος*; *teotl* signifie dieu : cf. le grec *θεός*; *manitou* signifie esprit tutélaire : cf. l'irlandais *mann* qui veut dire dieu (1); etc., etc.

Dr. A. T. VERCOUTRE.

Dans la 7^e Série de mes *Inédits archéologiques*, pages 5, à l'article « Carré magique », il convient d'ajouter la note que voici :

Un des rares auteurs qui se sont occupés de ces carrés est l'allemand Günther, « Recherches sur les carrés magiques depuis l'antiquité » (avec un opuscule de Moschopule), 1877 (cité par S. Reinach, *Man. de Philol. classiq.*, 1883).



(1) S'il est vrai que, comme l'a dit le *Heraldo* (cité par le *Journal*, 19 oct. 1911), on a trouvé en Egypte une momie couronnée de fleurs qui n'existent qu'en Amérique, je signale que, depuis longtemps, on avait remarqué que les emblèmes religieux mexicains de Palenque ressemblaient étroitement à ceux de l'Egypte. Cf. mes articles in *Rev. Sc.*, 8 août 1891 et 25 juin 1898.